LES DIEUX
DE BABYLONE
ET DE L'ASSYRIE

PAR

François LENORMANT

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1877

LES

DIEUX DE BABYLONE ET DE L'ASSYRIE

Les études d'histoire des religions ont pris de nos jours une importance capitale ; elles sont une des grandes préoccupations de la science et de la philosophie. Mais parmi toutes les religions antiques dans la connaissance desquelles on commence à pénétrer aujourd'hui, grâce au déchiffrement des sources originales, il n'en est pas qui offre un plus vivant intérêt que celle de la grande civilisation du bassin de l'Euphrate et du Tigre, celle qui régnait dans les sanctuaires de Babylone, de la Chaldée et de l'Assyrie. La parenté de ses récits cosmogoniques avec les traditions de la Bible fait de l'examen de ce système religieux un élément d'une importance majeure dans les études bibliques, et dans les polémiques auxquelles elles donnent lieu de nos jours. L'attention du public est éveillée de ce côté par les travaux des érudits, et en particulier par les belles découvertes de George Smith, si prématurément enlevé à la science, qui a retrouvé dans les tablettes cunéiformes du Musée Britannique les fragments des récits babyloniens de la création, de la chute des premiers hommes, du déluge et de la construction de la Tour des langues. Il me semble donc qu'un exposé rapide, mais plus complet qu'on ne l'a fait jusqu'ici, de la religion de Babylone et de l'Assyrie, du système de hiérarchie de ses dieux et de leurs attributions, peut être de nature à intéresser, non-seulement les savants, mais aussi le grand public. C'est ce que je tente aujourd'hui.

Je prendrai dans cet exposé la religion chaldéo-babylonienne offi-

cielle au point de son plus complet développement; je remonterai ensuite dans ses phases antérieures jusqu'à l'époque des plus anciens monuments épigraphiques que nous possédons. Mais je n'essaierai point, ce qui est pourtant possible à la science et ce qu'elle a déjà tenté, de pénétrer encore plus haut dans l'obscur problème des origines.

Il est aujourd'hui bien établi, malgré les efforts essayés à plusieurs reprises pour le nier, que la civilisation de Babylone et de la Chaldée, communiquée ensuite à l'Assyrie, est essentiellement un produit mixte, l'œuvre de la fusion de deux races. Aussi haut que nous pouvons remonter avec les monuments, nous voyons deux populations différentes d'origine et de langue, juxtaposées et enchevêtrées sur le sol des plaines fertiles qu'arrose le cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, l'une parlant l'idiome sémitique désigné habituellement par le nom d'*assyrien*, l'autre ayant en propre la langue que l'on appelle *accadienne* ou *sumérienne*. C'est une langue agglutinative comme celles de la famille altaïque, mais dont le degré de parenté avec ces dernières n'est pas encore complétement établi. Le peuple non-sémitique, qui s'intitulait lui-même peuple de Sumer et d'Accad, paraît avoir été le premier occupant du pays, et, en tous cas, il fut certainement, des deux, le plus anciennement civilisé; c'est à lui qu'est due l'invention de l'écriture cunéiforme. Avec le cours des âges, le peuple de langue sémitique finit par l'absorber complétement, et à partir des environs de l'an 2,000 avant l'ère chrétienne, l'idiome accadien ne fut plus qu'une langue morte, que l'on étudiait dans les écoles sacerdotales comme celle dans laquelle était rédigée une partie des livres sacrés et liturgiques. Mais cette absorption de l'un des deux éléments ethniques par l'autre fut en réalité une intime fusion, dans laquelle le peuple qui finit par l'emporter adopta toute la civilisation du peuple antérieur et non sémitique, en la combinant avec les institutions propres à lui-même.

Les plus anciens monuments de Babylone et de la Chaldée parvenus jusqu'à nous montrent la fusion des deux races et de leurs génies en voie de s'opérer. Ce n'est que par induction que la science peut essayer de remonter plus haut, à l'époque où chacun avait une vie entièrement distincte; et sur bien des points, il est encore impossible de déterminer, avec quelque chance de précision et de certitude, les apports de l'un et de l'autre élément ethnique dans la grande culture qui a été leur œuvre commune. Pour la religion, le problème est par-

ticulièrement difficile. Cependant j'ai essayé de prouver ailleurs[1] que la parenté de la religion chaldéo-babylonienne des siècles historiques avec les religions de la Syrie et de la Phénicie devait en faire rapporter l'origine à l'élément de langue sémitique, que dans les âges primitifs le peuple de Sumer et d'Accad avait été entièrement adonné au culte des Esprits, à une religion démonologique analogue à celle des peuples altaïques, religion dont j'ai cru retrouver les vestiges dans les vieilles incantations magiques exclusivement rédigées en langue accadienne. Mais, même dans cette théorie, si le fond des conceptions religieuses, leurs traits principaux et leur esprit général paraissent appartenir au peuple frère des Sémites, il faut aussi admettre une large part d'emprunts faits à la mythologie des Sumers et des Accads. Dans cet article, qui ne sera qu'un exposé du système de la religion chaldéo-babylonienne aux âges historiques et monumentaux, je laisserai de côté cette question des origines. Je me bornerai aux faits tels que l'on peut les constater matériellement. Pourtant il était, m'a-t-il paru, nécessaire d'indiquer une théorie dans laquelle je persiste jusqu'à nouvel ordre, et qui, seule, fournit une explication d'un phénomène fort important que nous rencontrerons à chaque pas dans notre exposé. Ce phénomène, le voici : ous les dieux, même ceux qui se retrouvent le plus incontestablement chez les peuples de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine, ont, en même temps que leur nom assyrien-sémitique, un nom entièrement distinct dans l'idiome accadien ; de plus, beaucoup de personnages du panthéon chaldéo-babylonien n'ont pas d'autre appellation, même dans les textes en langue sémitique, qu'un nom accadien, lequel peut être tenu comme un indice certain de leur provenance.

I

La religion de Babylone et de la Chaldée, adoptée par les Assyriens avec une seule modification importante, était, dans ses principes essentiels et dans l'esprit qui avait guidé ses conceptions, une religion de la même nature que celle de l'Égypte et qu'en général toutes les grandes religions du paganisme. Lorsqu'on y pénétrait au-delà de l'écorce extérieure du polythéisme grossier qu'elle avait

1. Dans mon ouvrage sur *La Magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes*. Paris, 1874.

revêtue dans les superstitions populaires et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre plus haut qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme, qui confond la créature avec le Créateur et transforme l'Être divin en un dieu-monde dont tous les phénomènes de la nature sont les manifestations. Au-dessous de ce Dieu suprême et unique, puisqu'il est le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent, est échelonné, dans un ordre d'émanation qui correspond à leur ordre d'importance, un peuple de dieux secondaires qui ne sont autres que ses attributs et ses manifestations personnifiées. C'est dans ces personnages divins secondaires et dans leur nature réciproque que se marquent surtout les différences entre les grandes religions païennes, dont le principe premier est toujours le même. L'imagination des Égyptiens avait été surtout frappée par les péripéties successives de la course journalière et annuelle du soleil; ils y avaient vu la manifestation la plus imposante de la Divinité, celle qui révélait le mieux les lois de l'ordre du monde, et ils y avaient cherché leurs personnifications divines. Les Chaldéo-Babyloniens, au contraire, adonnés d'une manière toute spéciale à l'astronomie, lurent, dans l'ensemble du système sidéral et surtout planétaire, la révélation de l'être divin. De même que les peuples syro-phéniciens, avec les religions desquels la leur a la plus étroite parenté, ils considérèrent les astres comme les vraies manifestations extérieures de cet être divin, et ils firent dans leur système religieux l'apparence visible des hypostases émanées de la substance de l'être absolu, qu'ils identifiaient avec le monde, son ouvrage. Seulement, sous sa forme définitive, leur religion classa ces émanations dans une échelle philosophique et savante, résultat d'un très-puissant effort de pensée, auquel la Syrie et la Palestine n'offrent rien d'analogue.

Le Dieu suprême, le premier et unique principe d'où dérivent tous les autres dieux, était Ilou (en accadien Dingira), dont le nom signifie « le dieu » par excellence. C'est le Un et le Bon (les deux expressions se trouvent formellement dans les textes cunéiformes), que les philosophes néoplatoniciens disent avoir été la source commune de tout dans la théologie des Chaldéens; et en effet, on voit le premier principe appelé « le Dieu Un » dans quelques documents d'une époque tardive où le langage philosophique s'était complétement formé dans les écoles sacerdotales. Mais ceci semble appartenir à

un développement tout à fait récent. Dans la religion des âges classiques du bassin de l'Euphrate, la conception d'Ilou était trop compréhensive, trop vaste pour recevoir une forme extérieure bien déterminée, et par conséquent les adorations du peuple; à ce point de vue, les Grecs lui trouvèrent une certaine analogie avec leur Cronos, auquel ils l'assimilèrent. En Chaldée, il ne paraît pas qu'aucun temple lui ait été spécialement dédié, bien que Babylone lui dût son nom de Bab-Ilou (en accadien Kâ-Dingira). Pendant longtemps même, on ne distingua pas nettement la personnalité de Ilou; son rôle et sa qualification de « Dieu Un » furent d'abord donnés à Anou, « l'ancien des dieux, » premier personnage de la triade suprême qu'on regarda ensuite comme émané d'Ilou; on ne distinguait pas alors le principe primordial du chef de cette triade, qu'on tint après pour sa première émanation. C'est seulement chez les Assyriens que le culte d'un *deus exsuperantissimus*, source et principe d'où découlent tous les autres, prit une importance presque égale à celle d'Ahouramazdâ chez les Perses, en la personne de leur dieu national Assur, d'où le pays lui-même tirait son nom.

Le récit cosmogonique des livres sacrés de Babylone et de la Chaldée, dont le début a été si heureusement retrouvé par George Smith[1] énumérait ainsi les premières générations divines, qui se confondaient avec les premières phases de l'origine des choses :

En ce temps là, il y avait en haut quelque chose d'innomé, le ciel;
En bas quelque chose d'innomé, la terre;
L'Océan (Apsou) ouvert était leur générateur,
Le Chaos de la Mer (Moummou-Tiamat), celle qui les avait enfantés dans leur totalité.
Leurs eaux réunies et confondues s'élevaient en haut;
aucun roseau n'y avait encore poussé, aucune fleur produit sa graine.
En ce temps-là, aucun des dieux n'en était encore sorti;
ils n'avaient pas des noms divers, et le Destin n'existait pas.
Alors furent produits les dieux.
Lakhma et Lakhama (les deux formes mâle et femelle de la substance) sortirent par émanation, et ils grandirent.
Sar et Kisar (l'Énergie de production en haut et en bas) furent ensuite produits.
Une longue suite de jours, et furent produits « Anou, [Bel et Êa]. »

1. Le texte dans Fr. Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, p. 40. Un premier essai de traduction dans G. Smith, *Chaldean account of Genesis*, p. 62 et suiv.

Ceci correspond exactement avec les données d'un célèbre passage du philosophe néoplatonicien Damascius :

« Les Babyloniens, comme les autres barbares, passent sous silence l'unique et premier principe de l'univers, et commencent par le couple de Ταυθὲ (*Tiamat*, la mer, la Θαυὰτθ de Bérose) et Ἀπασῶν (*Apsou*, l'océan), appelant Tauthé la mère des Dieux. De ce couple procède un fils unique, Μωϋμῖς (*Moummou*, le chaos), que je ne puis concevoir autrement que comme le monde intelligible, procédant des deux principes. D'eux aussi naît une nouvelle génération, Δαχὴ et Δαχὸς (corrigez Λαχμὴ et Λαχμὸς), et ensuite une troisième, Κισαρὴ et Ἀσσωρὸς (*Kisar* et *Sar*). C'est de ce dernier couple que procèdent encore trois autres dieux, Ἀνὸς, Ἤλλινος et Ἀὸς (*Ana*, *Elim*, une des formes accadiennes correspondant au sémitique Bel, et *Êa*). Enfin de Aos et de Δαύκη (*Êa* et *Davkina*) naît un fils appelé Bélos (*Bel Maroudouk*), le démiurge. »

Dans d'autres documents mythologiques, Lakhma et Lakhama, Sar et Kisar, sont donnés comme des formes successives d'Anou et d'Anat, qui « sont, dit-on, le ciel et la terre », et qui, dans cette forme des traditions, constituent en tête des générations divines un couple pareil à celui d'Ouranos et de Gê dans les vieilles cosmogonies helléniques.

Les dieux cosmogoniques que nous venons de voir nommer ne tiennent, du reste, aucune place dans le culte public et habituel; celui-ci s'adresse aux dieux intelligibles, comme auraient dit les néo-platoniciens, aux dieux actifs dont la conception est plus dégagée des ténèbres des premières origines. Au sommet de l'échelle du panthéon qui fait l'objet des adorations générales, nous rencontrons une triade suprême : Anou (en accadien Ana), « le premier-né, l'antique, l'ancien des dieux, le père des dieux, le seigneur des ténèbres », dont le nom, d'origine accadienne, signifie le Ciel et qui continue à régner sur le ciel immobile des étoiles fixes, mais qui est le maître absolu de l'univers avant son organisation définitive, le dieu Temps et Monde (Χρόνος et κόσμος à la fois dans son sens le plus large), qui personnifie en même temps le chaos primordial; Êa (nom d'origine accadienne admis en assyrien), l'intelligence divine, nous dirions volontiers le Verbe, qui anime la matière et la rend féconde, qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre, en même temps le roi de l'élément humide, en un mot « l'Esprit porté sur les eaux », comme dans le premier chapitre de la Genèse ; enfin Bel (en accadien Moul-ge

et Elim), le roi et en même temps la personnification de l'univers organisé, le démiurge du monde céleste, celui qui assigne leurs rangs aux astres à révolution périodique et les met en mouvement. Ces trois personnifications divines, égales en puissance et consubstantielles, n'étaient pas placées sur le même degré d'émanation; on faisait de Bel tantôt le frère et tantôt le fils d'Anou, que l'on donnait invariablement pour père à Êa.

A chacun des dieux de la triade suprême correspondait une divinité féminine, qui était le dédoublement, la forme passive, et, pour me servir de l'expression même contenue dans plusieurs inscriptions, « le reflet ». C'est ainsi que, dans l'Inde, le Trimourti se reproduit dans le Çakti-Trimourti, triade féminine. Anat ou Nana (ce dernier nom d'origine accadienne) répondait à Anou, Belit (en accadien Ningelal) à Bel, et Davkina (nom accadien) à Êa; mais la distinction de ces trois personnages femelles est beaucoup moins claire que celle des trois dieux mâles. Ils se confondent les uns avec les autres, et en réalité ils se réduisent à une seule divinité, représentant le principe féminin de la nature, la matière humide, passive et féconde, déesse véritablement myrionyme que l'on qualifie de « déesse souveraine, dame du monde, mère des dieux, dame des grands dieux, reine de la terre, reine de la fécondité »; ses appellations les plus générales et les plus compréhensives sont en accadien Dingiri, « la Déesse », et en assyrien sémitique Belit, « la Dame ».

Cette identité fondamentale de toutes les déesses du système religieux des bords de l'Euphrate et du Tigre, qui ne sont que des faces d'une même divinité, est exprimée avec une netteté singulière et qui ne peut plus laisser place au doute, à propos du corps sidéral dans lequel on voyait la manifestation la plus éclatante de la divinité féminine, dans un texte provenant de la bibliothèque palatine de Ninive. Nous y trouvons en même temps l'expression la plus précise de certaines données, telles que l'androgynisme essentiel de la divinité femelle, et la notion de l'inceste divin, du dieu mari de sa mère[1], données qui n'ont été répandues dans le monde grec que par les

1. Ce dogme, monstrueuse aberration de l'esprit de symbolisme, est fondamental et répandu dans toutes les régions de l'Asie antérieure; le principe igné et solaire, considéré comme mâle, y est tenu pour émané du principe humide et féminin, que son action féconde ensuite. Dans la religion locale de la ville de Nipour, Adar est en même temps fils et époux de Belit. Dans les légendes helléaisées, un lien incestueux rattache Sémiramis à son fils Ninyas.

Orphiques et les néo-platoniciens, mais qui plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne étaient professées à l'état de dogmes formels dans les écoles du sacerdoce chaldéo-babylonien.

L'astre femelle est la planète Vénus; elle est femelle au coucher du soleil;

L'astre mâle est la planète Vénus; elle est mâle au lever du soleil;

La planète Vénus au lever du soleil, Samas est le nom de son possesseur à la fois et son rejeton;

La planète Vénus au coucher du soleil, Adar est le nom de son possesseur à la fois et son rejeton[1];

La planète Vénus au lever du soleil, son nom est la déesse d'Aganê (Anounit);

La planète Vénus au coucher du soleil, son nom est la déesse d'Erech (Nana);

La planète Vénus au lever du soleil, son nom est Istar parmi les étoiles;

La planète Vénus au coucher du soleil, son nom est Belit parmi les dieux.

Une et multiple à la fois sous ses différents noms qui expriment autant d'aspects de sa nature, autant d'hypostases de son essence, la divinité féminine de la religion chaldéo-babylonienne est Anat ou Nana quand on l'envisage comme la matière primordiale et incréée, productrice de toutes choses, *muallidat gimri*, source de toutes les générations des dieux et des êtres vivants; une de ses qualifications principales est alors Oum-Ourouk « la mère d'Erech », dont Bérose fait sous la forme Omoroca, la reine du chaos, s'identifiant avec Tiamat.

Comme reine des dieux et des hommes, maîtresse de l'univers organisé, la divinité féminine est Belit; Davkina comme souveraine des ondes, épouse du dieu-poisson, dans lequel se personnifie l'intelligence divine; Istar à la fois comme guerrière, « reine des batailles », et déesse des amours, enfin comme présidant à la planète Vénus; Zirbanit ou Zarpanit comme formatrice des germes, déesse de la fécondité chez les êtres animés, génératrice, *muallidat* (d'où les Grecs ont fait Μύλιττα et Μόλις), honorée par les prostitutions

1. Dans cette opposition des deux époux de la déesse, le soir et le matin, Samas est le soleil diurne, dans tout son éclat et toute sa puissance, Adar le soleil ténébreux et voilé, l'Hercule Sandon frappé d'effémination, qui devient l'esclave d'Omphale.

sacrées de Babylone ; Anounit comme « l'étoile du fleuve Tigre[1] », comme la planète Vénus en tant qu'associée conjugalement au Soleil ; enfin Goula (nom accadien qui signifie la grande) comme lune, et Allat (l'Ἀλιττα d'Hérodote) comme déesse chthonienne et funèbre, reine des enfers. Tout en tendant à se confondre les unes avec les autres avec une facilité singulière, quelques-unes de ces formes prennent un caractère de personnalité plus distinct, et nous allons les rencontrer avec des places spéciales dans la hiérarchie systématique du panthéon.

Après la première triade, représentant la genèse du monde matériel, émané de la substance de l'être divin, la série des émanations se continuait et produisait une seconde triade, dont les personnages, abandonnant désormais le caractère général et indéterminé de ceux de la première, prenaient une physionomie décidément sidérale et représentaient des corps célestes déterminés, ceux dans lesquels les Chaldéo-Babyloniens voyaient les manifestations extérieures les plus éclatantes de la divinité. C'étaient, pour les citer dans leur ordre hiérarchique : Sin (en accadien Akoû et Eni-zouna, « le seigneur de l'accroissement périodique »), le dieu-lune, fils de Bel, surnommé Nannar « le lumineux », épithète que l'on fait correspondre à l'accadien Ourou-ki « celui qui protége, qui couve la terre » ; Bin, appelé aussi Raman (le Rimmon de la Syrie) et en accadien Mermer, le dieu de l'atmosphère et de ses phénomènes, des vents, de la pluie et du tonnerre, fils d'Anou ; enfin Samas (en accadien Outou), le Soleil, « arbitre du ciel », fils de Sin. Dans les idées chaldéo-babyloniennes, la lune primait de beaucoup le soleil, et le dieu Sin était le type de la royauté.

Ce sont là les trois triades, « composées chacune de père ou premier principe, de puissance et d'intelligence, » *pater*, *potentia et mens*, que les philosophes de l'école néo-platonicienne, très-exactement informés des religions asiatiques, attestent avoir été regardées par les Chaldéens comme émanées de l'Un et Bon, *unum et bonum*, et avoir constitué la base fondamentale de leur religion. De plus, comme les Chaldéo-Babyloniens, aussi bien que les peuples syro-phéniciens, n'ont jamais admis un dieu sans dédoublement de sa substance en principe mâle et femelle, chacun de ceux de la triade des principaux

1. Il est curieux de rapprocher de ce titre le récit, conservé par Hygin, sur l'œuf tombé du ciel dans le fleuve, couvé par les colombes, et d'où sort Vénus.

corps célestes est assisté de son épouse. Pour Sin, c'est la « Dame grande », dont nous ne savons pas encore lire phonétiquement le nom avec certitude en assyrien (en accadien il était Nin-Gal); pour Samas, la déesse Goula, triforme en sa qualité de personnification lunaire et quelquefois remplacée par un groupe de trois épouses égales entre elles : Ai, Goula[1] et Anounit; enfin la compagne de Bin est Sala.

L'échelle descendante des émanations et de la hiérarchie suprême du panthéon, place ensuite les deux des cinq planètes : Adar (Saturne), dont les attributs sont ceux d'un véritable Hercule, Maroudouk (Jupiter), Nergal (Mars), dieu de la guerre, du carnage et de la destruction, Istar (Vénus) et Nébo (Mercure), dont le nom sémitique signifie « le prophète[2] ». Les planètes Vénus et Mercure ayant chacune deux apparitions, au soir et au matin, on admit une double Istar, et on divisa Nébo en deux personnages, Nébo et Nouzkou. Dans les récits mythologiques de la Chaldée, les deux Istar sont, l'une fille de Anou et l'autre fille de Sin ; dans le culte de l'Assyrie, c'est Istar d'Arbèles et Istar de Ninive, l'une guerrière et l'autre voluptueuse, déesses des deux quinzaines du mois. Quant aux deux personnages issus du dédoublement du dieu de la planète Mercure, Nébo est plus spécialement le dieu de la science et des lettres, Nouzkou le ministre et le messager de Bel. Ceux des dieux planétaires qui sont considérés comme mâles, Istar étant une déesse, ont tous à côté d'eux la parèdre féminine qui les complète par son union conjugale : Zarpanit pour Maroudouk, Laz pour Nergal et Tasmit pour Nébo ; quant à Adar, on le représente comme étant à la fois fils et époux de la grande Belit. Istar, de son côté, possède un époux mystérieux, Doumouzi ou Doûzi (Tammouz), enlevé, florissant de jeunesse, à sa passion et qu'elle va rechercher jusqu'au fond du « Pays sans retour » où descendent les morts, ce qui ne l'empêche pas d'avoir beaucoup d'autres amours, sur lesquelles la légende mythologique se donne carrière en fait de détails scandaleux. Ces dieux des planètes ne sont, du reste, — et ce point de vue est très-nettement indiqué dans un

1. Ces deux déesses conservent d'antiques noms accadiens, auxquels ne se sont jamais substitués d'équivalents sémitiques; le premier veut dire « lune », le second « grande ».

2. Les noms accadiens de ces dieux planétaires sont : Nin-dara (le Seigneur de la génération), Amar-outouki (la Splendeur du soleil), Ne-ourougal (le Maître du tombeau), Soukous (la Flamboyante) et Ak (l'Agissant). La lecture de ce dernier est encore douteuse.

grand nombre de passages, — que des formes, des manifestations secondes des dieux de l'ordre supérieur, Adar-Samdan, répondant à Anou, Maroudouk à Bel, Nébo à Êa, Istar à Belit ; la relation de Nergal est moins claire.

Avec ces personnages planétaires se clôt la série des douze grands dieux qui constituaient le véritable Olympe chaldéo-babylonien, l'ordre supérieur de la hiérarchie divine, ceux que Diodore de Sicile, en exposant très-exactement le système astronomico-théologique des Chaldéens, appelle « maîtres » ou « seigneurs des dieux, » et qu'il dit avoir présidé aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque. Les douze grands dieux sont énumérés dans l'ordre suivant sur plusieurs monuments, comme le monolithe d'Assournazirpal et l'obélisque de Salmanassar à Nimroud :

1 Anou, roi des archanges célestes et terrestres, roi du monde ;
2 Bel, père des dieux, créateur ;
3 Êa, roi de l'Océan, qui établit les destinées, roi de la sagesse et de la science ;
4 Sin, seigneur des couronnes, le plus élevé en éclat ;
5 Bin, le guerrier, seigneur des canaux fertilisateurs ;
6 Samas, juge du ciel et de la terre ;
7 Maroudouk, maître des sentences parmi les dieux, seigneur de la naissance ;
8 Adar-Samdan, le puissant, le guerrier parmi les dieux guerriers, destructeur des méchants ;
9 Nergal, le géant, roi des batailles ;
10 Nébo, qui porte le sceptre suprême ;
11 Belit, épouse de Bel, mère des grands dieux ;
12 Istar, l'aînée du ciel et de la terre, qui exalte la face des guerriers[1].

1. Les calendriers en écriture cunéiforme, conservés au Musée britannique, donnent d'autres dieux pour les douze mois :

1 Nisan (mars-avril). — Anou et Bel.
2 Air (avril-mai). — Êa, seigneur de l'humanité.
3 Sivan (mai-juin). — Sin, fils aîné de Bel.
4 Douz (juin-juillet). — Adar le guerrier.
5 Ab (juillet-août). — Allat, dame de la baguette magique.
6 Ouloul (août-septembre). — Istar, dame des batailles.
7 Tasrit (septembre-octobre). — Samas, héros du monde.
8 Arakhsamna (octobre-novembre). — Maroudouk, maître des sentences parmi les dieux.
9 Kisiliv (novembre-décembre). — Nergal, le grand guerrier.
10 Tebit (décembre-janvier), — Papsoukoul, le serviteur de Anou et Anat.
11 Sabat (janvier-février). — Bin, capitaine du ciel et de la terre.

II

Le rang assigné à Maroudouk (le Mérodach de la Bible), parmi les douze grands dieux, change quelquefois. Dans plusieurs monuments, au lieu de venir le septième, il est le cinquième, précédant Bin et Samas. Ceci tient au rôle qui, à partir d'une certaine époque, lui a été assigné dans la création. Il est le second démiurge ou ouvrier divin, le créateur du monde terrestre, et devient ainsi Bel-Maroudouk, un second Bel, dont le premier, celui de la triade supérieure, est distingué comme *Bel labir* (en accadien *Elim uara*) « Bel l'ancien, » expression identique à celle de Βολαθὴν, que les écrivains grecs signalent chez plusieurs populations de la Syrie.

Grâce à la découverte des fragments des récits cosmogoniques par George Smith, on peut déjà se faire une idée suffisante de la Genèse des Chaldéo-Babyloniens, parallèle à la Genèse biblique et offrant avec elle les plus remarquables analogies. Dans cette conception, la création du monde était aussi l'œuvre des sept jours; mais au lieu d'être celle d'Elohim, seul dieu, seul maître, chacun des dieux primordiaux y avait successivement sa part. C'est Sar qui séparait le ciel et la terre et créait le firmament (*asar*); la formation et l'établissement des grands luminaires célestes, au quatrième jour, était l'œuvre de Bel et de Êa. En qualité de second démiurge, Maroudouk, agent de son père Êa, et obéissant à ses ordres, était l'ordonnateur de la création terrestre, produisant les êtres vivants et en particulier les hommes.

Ceux-ci sont considérés comme sortis des mains de leur créateur dans un état d'innocence et de pureté absolue. Êa, le maître de la sagesse, leur porte un intérêt tout particulier. De même que c'est lui qui veille au bon ordre de la nature entière et répare le mal que produisent les démons, il s'est fait le législateur des hommes. C'est sûrement lui qu'il faut reconnaître dans l'Oès d'Helladius, l'Oannès de Bérose et l'Éahanès d'Hygin (*Êa-khan* « Êa le poisson, » en accadien),

12 Adar (février-mars). — Les dieux Cinq et Deux (génie des planètes, analogues aux Cabires de la Phénicie).

13 Second adar intercalaire. — Assur, père des dieux.

La mention de ce dernier dieu constitue une addition assyrienne à l'ancienne liste babylonienne; aussi, malgré le rang suprême d'Assur, n'a-t-on trouvé à lui donner que le mois intercalaire.

le dieu qui s'est manifesté, sortant chaque jour de la mer Érythrée sous une forme moitié homme et moitié poisson, et a révélé aux premiers hommes les livres sacrés où sont contenus les principes des lois religieuses et civiles, leur faisant connaître aussi les noms des dieux et les mystères de la naissance de l'univers.

Mais Tiamat, la source encore confuse d'où toutes choses sont sorties, jalouse des dieux issus d'elle, qui ont organisé l'univers et mis fin au chaos où elle régnait seule, se déclare leur ennemie. Elle tente les hommes et les induit à désobéir aux préceptes de Êa. Le péché est ainsi introduit pour la première fois dans le monde. Il faut faire cesser ce désordre, et, pour réduire à l'impuissance Tiamat, il s'engage une grande lutte entre les deux mondes du ciel et des enfers, de la lumière et des ténèbres, qui est comme la gigantomachie des traditions chaldéennes. Dans cette lutte, Maroudouk, suscité par son père, est le champion des dieux. Ceux-ci l'arment de la foudre et de la harpé, et à la tête des légions des anges, il va combattre Tiamat, suivie de l'armée des démons et des êtres monstrueux nés dans le chaos.

Tiamat est vaincue et rejetée dans l'abîme inférieur.

Tel est, dans une brève analyse, le récit des tablettes provenant de la bibliothèque palatine de Ninive et copiées sur celles qui se conservaient depuis plusieurs siècles à Érech.

Bérose nous donne un récit assez différent, bien que rentrant dans les mêmes données fondamentales; c'était celui de l'école sacerdotale de Babylone et de Borsippa. La lutte contre Tiamat s'y confond avec l'œuvre même de la création; elle en devient le mode. Surtout le rôle de tous les autres dieux s'efface devant celui de Bel-Maroudouk, qui devient le seul démiurge.

« Tout étant encore mêlé et en chaos, Bélos (Bel-Maroudouk) survint et coupa en deux la femme Omoroca (Oum-Ourouk) ou Thavath (Tiamat); de la moitié inférieure de son corps il fit la terre, et de la moitié supérieure le ciel, et tous les êtres qui étaient en elle disparurent. Bélos, alors, se trancha sa propre tête, et les autres dieux ayant pétri le sang qui en coulait avec la terre, formèrent les hommes, qui pour cela sont doués d'intelligence et participent de la pensée divine.

« C'est ainsi que Bélos, que les Grecs expliquent par Zeus, ayant divisé les ténèbres, sépara le ciel et la terre et ordonna le monde, et tous les êtres animés qui ne pouvaient pas supporter l'action de la

lumière périren [1]. Bélos, voyant que la terre était déserte, quoique fertile, commanda à l'un des dieux de lui couper la tête, et pétrissant le sang qui coulait avec la terre, il façonna les hommes ainsi que les animaux qui peuvent vivre au contact de l'air. Ensuite Bélos forma aussi les étoiles, le soleil, la lune et les cinq planètes. »

C'est cette version du récit de la création qui était représentée dans les peintures du sanctuaire de Maroudouk à la pyramide de Babylone. Elle porte une empreinte toute locale. Maroudouk était le dieu spécial de Babylone; c'est dans cette ville que l'on tendit à lui donner une importance prééminente; c'est là que Bel-Maroudouk relégua l'ancien Bel sur le second plan, se substituant complétement à lui dans ses attributions et dans ses titres. Même du temps de Nabuchodonosor et des autres rois du dernier empire chaldéen, on va encore plus loin; on en fait un *deus exsuperantissimus*, placé en tête du panthéon et supérieur à tous les autres dieux, ce que les Assyriens avaient déjà fait de leur Assur. La narration d'Érech restreint son rôle et ne lui donne pas la même importance que celle de Babylone; il n'y est qu'un démiurge secondaire, inférieur aux trois dieux suprêmes et agissant uniquement d'après les ordres de son père Êa. Mais, même réduite à ces limites, l'attribution d'un rôle créateur à Maroudouk n'est probablement pas une notion d'un caractère réellement primitif. Il y a de très-

1. Dans un fragment copié à Cutha par les scribes d'Assourbanipal, nous avons les restes d'un récit qui se rapproche davantage que celui d'Érech des données de Bérose. Il y est question des :

« Hommes aux corps d'oiseaux du désert, êtres humains
« avec des faces de corbeaux,
« que les grands dieux avaient créés,
« et pour qui ils avaient créé une habitation sur la terre.
« Tiamat leur avait donné leur force,
« la dame des dieux avait suscité leur vie;
« au milieu de la terre ils avaient pris naissance et grandi
« et s'étaient multipliés en nombre. »

Ces êtres sont décrits comme « buvant les eaux troubles (du chaos) et incapables de boire une eau pure. » Quand la lumière du soleil brille pour la première fois à leur regard, l'astre éclatant

« avec la flamme, son arme, poursuivit ces hommes,
« les atteignit et les détruisit. »

On raconte ensuite qu'il y avait six mille de ces êtres monstrueux, moitié hommes et moitié animaux, qui ne purent supporter la force de la lumière, et qu'ils étaient gouvernés par sept rois, dont la tablette donnait les noms, malheureusement détruits en grande partie.

sérieuses raisons de croire qu'elle a été due au développement, relativement assez tardif, de l'importance religieuse et politique de Babylone, développement qui eut lieu seulement de vingt à seize siècles environ avant l'ère chrétienne, dans la même période historique que la fixation des livres sacrés, et qui par conséquent dut exercer une certaine influence sur leur rédaction définitive. C'est alors que Maroudouk, dieu jusque-là tout local et très-secondaire, fut assimilé à l'accadien Silik-moulou-khi (celui qui dispose le bien pour les hommes), le dieu médiateur, le fils aîné et l'agent constant de Ea, qui joue un rôle si considérable dans les livres magiques en langue accadienne. C'est bien manifestement Silik-moulou-khi qui était le second démiurge dans les plus anciennes rédactions des livres cosmogoniques. Mais jamais le texte primitif accadien des livres religieux ou magiques, non plus que les inscriptions les plus anciennes, n'établissent d'assimilation et de confusion entre Silik-moulou-khi et Amar-outouki, dont le nom accadien a produit la forme Maroudouk des documents sémitiques; l'assimilation n'apparaît que dans les versions assyriennes, notablement postérieures au texte accadien. Il y a plus, si Maroudouk avait été déjà considéré comme un dieu démiurge et médiateur constant à l'époque de l'établissement de la hiérarchie du panthéon, il est évident qu'on lui aurait donné un rang plus élevé que celui qui l'a placé parmi les cinq dieux planétaires. C'est donc postérieurement à l'établissement de cette hiérarchie qu'on l'a identifié avec l'ancien Silik-moulou-khi des Sumers et des Accads, si analogue au Mithra du mazdéisme, et qu'on lui en a donné le rôle cosmogonique et les attributions.

III

Les douze grands dieux sont ceux qui, presque seuls, sont nommés dans les inscriptions comme étant l'objet d'un culte public, officiel et général dans tout le pays, et dont les appellations entrent dans la composition de la plupart des noms propres constituant l'onomastique assyrienne; mais, au-dessous de ces grands dieux, la théologie et la mythologie de Babylone et de l'Assyrie admettaient des légions de *dii minores*, représentant des ordres inférieurs d'émanation, qui paraissent, du reste, n'avoir jamais été distribués aussi régulièrement que ceux du sommet de la hiérarchie; il y avait là tout un peuple qui resta toujours assez confus et en

grande partie relégué dans les cultes locaux. Ce sont des divinités mineures de ce genre que le récit cosmogonique de Bérose introduit aux côtés de Bel-Maroudouk, exécutant ses ordres et l'aidant dans son œuvre de démiurge. Les tablettes mythologiques et astrologiques fournissent un grand nombre de noms divins qu'il faut rapporter à cette classe. On doit surtout étudier à ce point de vue celles qui contiennent des généalogies de dieux, et encore plus le précieux fragment d'un texte où étaient énumérées, temple par temple, les divinités synthrones des grands dieux dans les principaux sanctuaires de la Babylonie et de l'Assyrie.

Sans doute, beaucoup de noms fournis par ces documents, comme ceux des personnages séparés, se retrouvent sur les autres tablettes mythologiques, en tant que qualifications des grands dieux. Le culte populaire leur donnait seul une existence distincte, tandis que dans le système général et scientifique de la religion ils n'étaient considérés que comme des formes diverses d'une même divinité. Mais il est aussi quelques-uns des *dii minores* qui furent toujours à titre de personnages d'un caractère nettement individuel, ayant un rôle d'une certaine importance. Tels sont Bil-gi ou Gibil, le feu personnifié, qui n'avait peut-être pas de nom assyrien sémitique et que l'on serait en droit de retrouver, transplanté en Syrie, dans l'Ela-Gabal d'Émèse, dont l'empereur romain Elagabale, nommé d'après lui, était pontife; Oungal-tourda, dont l'appellation (signifiant « le roi puissant ») paraît s'être traduite en assyrien sous la forme Sarrou-ikdou, et dont un curieux fragment raconte la métamorphose en oiseau[1]; Serakh,

1. Le dieu Oungal-tourda [s'en alla] vers la montagne, dans un lieu reculé,
« dans la montagne de Sabou [il alla.
« Sa mère ne l'habitait pas et ne...;
« son père ne l'habitait pas et avec lui n' [y alla pas.
« Le prix de sa connaissance il ne... pas,
« lui qui la volonté de son cœur, la volonté ne... pas.
« Dans son propre cœur il [prit] une résolution,
« de changer en oiseau sa figure;
« de changer en oiseau des tempêtes sa figure;
« de prendre une épouse ..;
« l'épouse de l'oiseau des tempêtes, le fils de l'oiseau des tempêtes,
« de les faire résider en sa compagnie. »

Les versets suivants, où il est question de la déesse qui devient sa compagne après sa métamorphose, présentent encore des obscurités trop grandes pour que j'ose en tenter une traduction suivie.

L'oiseau des tempêtes, dont Oungal-tourda prend la forme, est appelé dans la version assyrienne « le divin *Zû* »; ce *zû* est décrit ailleurs comme un oiseau de proie gigantesque et d'une force prodigieuse, pareille au rok des légendes arabes.

appelé aussi Nirba, le dieu des récoltes et des greniers; Manou le grand, qui préside au sort ainsi que la déesse Mamit; Dibbara (nom d'origine accadienne), le dieu qui répand les épidémies et dont un récit, dont les fragments ont été découverts par Smith, décrivait les ravages, les courses errantes à travers le monde, précédé de son ministre Isou, le feu de la fièvre; Laban, le dieu qui préside à la lèpre; Martou, l'Occident, fils d'Anou; Asmoun, Samila et beaucoup d'autres dont l'énumération serait trop longue. A côté de ceux qui tiennent un rang dans les plus hautes classes de la hiérarchie divine, on donne aux trois dieux supérieurs eux-mêmes des fils nombreux qui ne s'élèvent pas au-dessus de la condition la plus obscure entre les dieux; tels sont les neuf fils d'Anou, Oungal-zinna[1], Latarat, Ab-goula, Egou, Mout-gourra, Kousou, Siroukou, Anounki[2], Asiski, et six fils de Êa, Doumouzi-abzou[3], Ki..la, Nera, Barra, Barra-goula, Bournounta-sâ. On remarquera que tous ces personnages ont des noms accadiens, que l'on n'a pas traduits par des équivalents assyriens. C'est que dans la tourbe confuse des *dii minores* on relègue les antiques dieux de l'âge purement accadien, dont le culte est complétement tombé en désuétude par la suite, mais dont beaucoup continuent à être mentionnés dans les livres magiques conservés traditionnellement; ils y sont comme les épaves d'une autre phase religieuse, que nous n'avons pas ici à tenter de reconstituer.

D'autres sont des dieux locaux, de fleuves ou de villes, dont l'adoration n'est jamais devenue générale dans le pays et auxquels, dans le travail de classement définitif du panthéon, l'on n'a pas assigné une place plus élevée. Souboulal, le dieu de l'Euphrate, Sarrakh de Kis, Kanisourra de Cutha. Quelques-uns de ceux-ci ont même une origine étrangère, et c'est ainsi que dans les provinces orientales, le long de la frontière d'Elam, nous voyons adorer certains dieux empruntés à ce pays, tels que Lagouda à Kisik, Lagamal ou Lagamar[4] à Sourippak, et, dans d'autres localités, Sousinka et Armannou, le même que Oumman, le grand dieu de Suse.

Comme les rois sur la terre, les grands dieux, dans l'Olympe

1. Le roi du désert. Tous ces noms sont accadiens, mais on ne peut encore en traduire que quelques-uns.

2. L'Archange de la terre.

3. Le Rejeton de l'Océan.

4. C'est le dieu dont l'appellation entre en composition dans le nom du roi élamite Koudour-Lagamar, le Chodorlaomor de la Bible.

chaldéo-babylonien, outre leurs fils, leurs filles et leurs épouses légitimes, sont entourés d'une foule de concubines et de serviteurs, que l'on classe aussi parmi les dieux. Chacun a son messager, ministre actif de ses volontés; les deux plus fameux de ces personnages sont Papsoukoul, le messager d'Anou, que l'on qualifie aussi, d'une manière plus générale, de « messager des grands dieux », et Nouzkou, le messager de Bel. Les énumérations, on pourrait presque dire les statistiques des dieux, groupent autour de Êa, outre son messager Ouzmoû, huit portiers de son palais, les deux taureaux de la porte de sa salle du trône et les deux taureaux de la porte de la salle du trône de son épouse Davkina, chacun avec son nom particulier; auprès de Maroudouk ses quatres chiens de chasse, Oukkoum (celui qui prend), Akkoul (celui qui mord), Iksouda (celui qui attaque), Iltebou (celui qui poursuit; ces quatre noms sont sémitiques), car Maroudouk est un dieu chasseur qui a servi de prototype au Nemrod de la légende populaire recueillie par la Bible; puis les deux dieux portiers de son sanctuaire de Ê-saggal, la pyramide sacrée de Babylone, et d'autres dieux ministres du même sanctuaire. Ailleurs, nous voyons adorer dans un temple, autour de Bin, le dieu des phénomènes atmosphériques et en particulier de la foudre, ses assesseurs Tarâmoua (le bruit du tonnerre), Birkou (l'éclair), Isou-birki (le feu de la foudre), ainsi que Nipikh-samsi (le lever du soleil) et Nour-samsi (la lumière du soleil), personnages dont les noms sont empruntés à l'assyrien sémitique. Ces exemples suffisent à montrer quel contingent la cour des grands dieux fournissait aux listes d'êtres considérés comme divins.

Mais il faut mettre à part, entre les dieux groupés au-dessous du cycle suprême comme des puissances et des émanations inférieures, la nombreuse série des personnifications stellaires, représentant « les mansions célestes et l'armée entière du ciel[1] » constellations ou étoiles envisagées isolément. Elles correspondaient aux conceptions astrologiques et apotélesmatiques qui, depuis une époque fort ancienne, avaient pénétré la religion chaldéo-babylonienne plus qu'aucun autre système religieux du monde antique. Ces personnifications, du reste, étaient savamment distribuées par classes et hiérarchisées par ordre d'importance et d'attributions dans une construction systématique dont Diodore de Sicile expose l'économie

1. II Reg., XXIII, 5.

avec une précision très-exacte. Toutes n'étaient pas comptées au nombre des dieux proprement dits, et on regardait beaucoup d'étoiles comme animées seulement, sous les ordres des grands dieux, par des êtres surnaturels, des sortes d'esprits ou de génies (*musedu*), continuant toujours plus bas la chaîne des émanations, participant encore de l'essence divine, mais se rapprochant de l'humanité, par suite se mêlant davantage à elle et à ses destinées.

Dans cette nouvelle sphère on rangeait les quatre classes principales de génies protecteurs : le Sed ou Kiroub (en accadien Alad), taureau à face humaine, le Lamas (en accadien Lamma), lion à tête d'homme, l'Oustour, d'apparence entièrement humaine, et le Nattig, à tête d'aigle ou de vautour perchoptère, dont le prophète Ézéchiel a adopté les types comme ceux des quatre êtres symboliques qui, dans ses visions, supportent le trône de Jéhovah et qui, de là, sont passés dans l'art chrétien, par l'intermédiaire de l'Apocalypse, comme les emblèmes des quatre évangélistes. Au-dessus étaient les archanges ou esprits supérieurs, divisés en deux groupes : les Igigi (nom d'origine accadienne) ou archanges célestes, nommés aussi « les Dieux cinq et deux », veillant sur les grands corps planétaires comme les Cabires de la Phénicie; les Anounna-irtsiti (en accadien Announa-ge) ou archanges terrestres, qui résident à l'intérieur de la terre. Une tablette de la bibliothèque de Ninive compte sept dieux magnifiques et suprêmes (sans doute ceux des deux plus hautes triades avec Belit), cinquante grands dieux du ciel et de la terre, trois cents esprits des cieux et six cents esprits de la terre. L'admission de ces chœurs d'anges et de génies au-dessous des dieux avait permis de faire une place à la démonologie des vieux livres d'Accad et d'accepter au nombre des sciences sacerdotales la magie des âges antiques, qui ne connaissait pas les dieux devenus désormais les premiers.

IV

Il suffit de lire l'exposé du système savant et habilement coordonné de la hiérarchie des dieux dans la religion chaldéo-babylonienne, tel que nous l'avons fait d'après les indications précises des textes et sans donner aucune place à la conjecture et à l'imagination, pour acquérir la conviction qu'il ne saurait être primitif et qu'il résume un puissant effort de pensée religieuse et philosophique,

lequel a dû demander plusieurs siècles de travail successif dans des écoles sacerdotales. Et en effet, malgré ce qu'ont encore de bien incomplet, faute de documents assez nombreux, nos connaissances sur l'histoire antique de la Chaldée avant le développement de la puissance assyrienne, elles sont suffisantes pour nous permettre d'affirmer que le système définitif de la religion chaldéo-babylonienne, avec sa hiérarchie divine et sa série d'émanations successives, est le résultat d'une grande évolution sacerdotale. Ce fut presque une révolution religieuse, qui offre plus d'un trait d'analogie avec la transformation que la vieille religion védique subit dans l'Inde sous l'action des colléges de Brahmanes. Elle fut de même l'œuvre d'un sacerdoce fortement constitué, rompu aux spéculations les plus abstraites de la pensée et à la méditation des grands problèmes religieux tels qu'ils pouvaient se présenter à des esprits imbus d'une préoccupation toute panthéiste, sacerdoce dont nous aurons à rechercher l'origine et qui acheva de fonder par là sa suprématie religieuse. Et nous pouvons même fixer, dès à présent, la date approximative de 2,000 ans avant l'ère chrétienne, date de l'avénement de la dynastie d'Aganê, dans la Babylonie propre, dont Sargon I^{er} fut le chef, comme celle où l'évolution religieuse que nous indiquons, ayant formé presque complétement son système, l'emporta d'une manière définitive et étendit son empire sur tout le pays. L'établissement d'une domination unique sur les provinces du sud et du nord, sur la Chaldée et la Babylonie, d'abord avec la dynastie d'Aganê, puis avec la nouvelle famille, intronisée par la conquête, que vint fonder Hammouragas (ou Hammourabi, il y a encore un doute sur la lecture de son nom), dut singulièrement en faciliter le triomphe et l'établissement.

En effet, nous avons des monuments positifs de l'état antérieur de la religion. Dans les inscriptions assez nombreuses de l'ancien empire de Chaldée, qui sont parvenues jusqu'à nous, on n'entrevoit encore aucune trace de la systématisation savante de l'Olympe, qui se montre déjà dans les livres dont la rédaction est formellement attribuée à l'époque du premier Sargon. Les noms des dieux sont ce qu'ils resteront plus tard, mais ces personnages divins ne sont pas encore rattachés les uns aux autres par les liens du système théogonique que nous venons de développer, groupés et subordonnés dans les degrés d'importance et d'émanation d'une hiérarchie régulière. Leurs attributions sont beaucoup moins tranchées et moins distinctes

que plus tard ; ils se ressemblent davantage entre eux, et surtout ils ont alors un caractère presque exclusivement local. Chacun d'eux est adoré seul avec son épouse, et quelquefois avec un fils complétant une triade formée sur le modèle des familles humaines, dans une ville, où il continue jusqu'à la fin d'avoir son principal sanctuaire, et dans cette ville il est regardé comme le premier des dieux.

Anou (Ana) règne ainsi dans Erech avec Nana (Dingiri) ; Bel (Moul-ge) avec Belit (Nin-ge) et son fils Adar (Nin-dara) dans Nipur ; Êa avec Davkina et son fils Silik-moulou-khi dans Eridhou ; Sin (Ourou-ki) avec Nana dans Our ; Samas (Outou) dans Larsa en Chaldée avec son fils Nergal, puis à Sippara en Babylonie, où il est associé à Anounit ; le Samas de Larsa et celui de Sippara semblent, du reste, avoir des physionomies assez différentes. Maroudouk et Zarpanit sont les dieux de Babylone ; Nebo celui de Borsippa, où il a par exception Nana pour épouse ; Nergal et Laz sont adorés à Cutha, Bin (Mermer) et Sala à Mourou. Quand la dynastie d'Our exerce une suprématie effective sur toute la Chaldée, cette suprématie se traduit dans l'ordre de la religion par une prééminence reconnue partout à Sin, le dieu spécial de la ville ; mais la même prééminence passe à Samas quand le pouvoir et l'hégémonie appartiennent à des rois sortis de Larsa. Aucune inscription de ces âges reculés (de 3000 à 2000 environ av. J.-C.) ne réunit, comme on le voit si souvent aux époques postérieures, le cycle des grands dieux dans les mêmes adorations.

C'est au même état de choses et à la même période historique que se rapporte la collection d'hymnes liturgiques, rédigés en langue accadienne et accompagnés d'une traduction interlinéaire assyrienne, que j'ai eu l'occasion d'étudier dans un autre travail[1]. Les belles recherches de M. le comte de Vogüé ont prouvé que c'est dans cet état que sont toujours demeurées les religions des peuples de la Syrie et de la Palestine, qui ne subirent pas, comme celles du bas Euphrate, l'influence du travail d'une corporation sacerdotale unique et puissante. Et la formule qu'en a donnée l'éminent académicien diplomate n'a besoin d'être modifiée en rien pour s'appliquer à la forme de la religion chaldéo-babylonienne antérieure à sa systématisation, qui fut en réalité sur bien des points fort artificielle. Il y a là tout un groupe de religions étroitement apparentées entre elles et qu'on peut quali-

1. *Un Véda chaldéen*, dans le tome II de mes *Premières civilisations*.

fier de kouschito-sémitiques ou d'euphratico-syriennes, qui présentent toutes les mêmes données fondamentales, avec des noms de dieux en grande majorité communs. C'est une des familles les mieux caractérisées et les plus définies qui s'offrent à l'étude de la science des religions.

La conception de l'être divin unique et universel, qui se confond avec le monde matériel émané de sa substance et non créé par lui, s'y rencontre partout à la base et en a été certainement la notion primordiale. Mais l'essence de ce dieu, comme dans tous les panthéismes antiques, est d'être à la fois un et plusieurs. C'est un dieu-nature, opérant dans tout l'univers et auteur de la vie physique, ravageant chaque année son œuvre, pour la renouveler ensuite au changement des saisons; et ces opérations successives de destruction et de renouvellement, par suite de la conception panthéistique de son essence, il était regardé comme les produisant, non pas dans un monde distinct de lui, mais dans sa propre substance, par une réaction sur lui-même. A chaque phase de ces opérations correspondait un nom divin particulier et une hypostase distincte, qui devenait dans la forme extérieure une personnification spéciale. De là un développement primitif de mythologie, qui avait pris un caractère tout local, même sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, jusqu'au moment du grand travail d'unification et de systématisation que ne connurent ni la Syrie ni la Phénicie. Chaque tribu et chaque ville envisagea plus spécialement l'être divin sous un des aspects dont il était susceptible, dans un phénomène déterminé de la nature ou dans un des principes qu'admettait la physique grossière du temps. Il en résulta autant de dieux en apparence distincts, mais qui, pour celui qui veut les étudier attentivement, tendent bientôt à se confondre entre eux et à se ramener à l'idée primordiale de la substance divine.

Cause et prototype du monde visible, un dieu-nature a nécessairement une double essence; il possède et résume les deux principes de toute génération terrestre, le principe actif et le principe passif, mâle et femelle; c'est une dualité dans l'unité, conception qui, par suite du dédoublement des symboles, a donné naissance à la notion des divinités féminines. La déesse, dans les religions du groupe euphratico-syrien, est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond. Elle n'en diffère donc pas essentiellement; c'est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour

lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure. Cette conception générale de la divinité féminine se subdivise, aussi bien que la divinité mâle, en une foule de personnifications locales ou attributives. Aussi, dans la Chaldée et la Babylonie, comme dans la Syrie et la Phénicie, tout dieu est nécessairement accompagné d'une déesse qui lui correspond. Les personnages divins ne se conçoivent pas isolément, mais par couples ; et chacun de ces couples constitue une unité complète, reflet de l'unité primitive. D'où résulte que les deux personnages qui le forment sont réciproquement complémentaires l'un par rapport à l'autre. Quand le dieu a un caractère solaire, la déesse a une nature lunaire : si l'un préside au jour, l'autre préside à la nuit; si l'un personnifie les éléments regardés comme actifs, le feu et l'air, l'autre personnifie les éléments passifs, l'eau et la terre.

Dans ce fonds commun des religions euphratico-syriennes, les formes divines ont quelque chose de vague, d'indécis et de flottant. Les dieux de la Chaldée et de Babylone, tels que nous les voyons dans les plus anciennes inscriptions et dans la collection des hymnes liturgiques en accadien, avant le grand travail qui fixa définitivement leurs rangs et leurs attributions, sont pareils à ces dieux de la Syrie dont on a dit justement qu'ils n'ont « nulle fermeté dans les contours, nulle détermination sensible, rien qui rappelle la vie et la personnalité des dieux homériques; qu'ils ressemblent plutôt à ces dieux de l'enfance de la race aryenne, à ces divinités presque sans consistance encore des Vêdas, où Varouna, Indra, Agni se confondent si souvent, et où le dieu qu'on invoque, Indra, Savitri ou Roudra, est toujours le plus haut et le plus puissant des dieux[1]. » En les distribuant plus tard dans la savante hiérarchie d'émanations que nous avons étudiée, en donnant à chacun une personnalité plus distincte avec un rôle nettement déterminé, en les localisant, pour ainsi dire, chacun dans un des grands corps célestes, on modifia quelquefois leur nature primitive d'une manière profonde et que dans certains cas il nous est impossible d'apprécier.

Je crois avoir démontré ailleurs — et c'est, du reste, chose généralement admise — que Adar-Samdan, l'Hercule chaldéo-assyrien, dompteur de monstres, dont on fit alors le dieu de la planète Saturne,

1. J. Soury, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1872.

était à l'origine une personnification solaire; même dans son nouveau rôle, il garde bien des traits de sa première physionomie, et les tablettes mythologiques l'appellent encore « le Soleil du sud, le Soleil de midi. » Dans le culte particulier de la ville fameuse de Sippara, Adar-Malik (Adrammelech dans la transcription biblique) c'est-à-dire « Adar roi, » parallèle au Moloch de la Phénicie et de la Palestine, s'identifie avec Samas ou du moins représente une de ses faces, le soleil implacable de l'été, qui à l'heure de midi, quand l'intensité de sa flamme atteint son point culminant, dévore les productions de la terre, et que des victimes humaines peuvent seules apaiser. La nature originaire de ce dieu est clairement indiquée par les cérémonies funèbres célébrées en l'honneur de l'Hercule assyrien, cérémonies que Raoul Rochette a étudiées autrefois, dans un mémoire spécial, d'après les sources classiques; c'est en tant que Soleil qu'il y figurait comme un dieu mourant pour renaître plus tard et dont on montrait le tombeau. C'est à cette mort périodique et volontaire d'Adar comme dieu solaire que je crois devoir, rapporter le fragment d'un hymne bilingue, qui appartient encore aux admirables collections du Musée Britannique :

Il est venu, il est descendu dans le gouffre de la terre;
Soleil, il est entré dans la terre des morts.
. . . . . .
Dans un mois non salutaire a eu lieu sa descente
par le chemin que prennent tous les hommes,
vers l'enclos des morts,
libre, vers la terre lointaine où l'on ne voit plus.

Au reste, l'attribution d'un dieu originairement solaire à la planète Saturne est attestée par Diodore de Sicile dans son exposition du système d'astronomie religieuse des Chaldéens, car il dit en parlant de cette planète : « En tant que la plus remarquable et celle qui fournit le plus d'augures, ils l'appellent Soleil. » C'est pour cela que la même planète est appelée, dans le résumé de l'astronomie d'Eudoxe que contient un papyrus grec du Louvre, « l'astre du soleil, » ὁ τοῦ ἡλίου ἀστὴρ.

En général, on peut dire que dans l'état le plus ancien de la religion chaldéo-babylonienne, aussi bien que dans celles de la Syrie, la grande majorité des dieux mâles étaient avant tout des dieux solaires, quelle que soit, d'ailleurs, la façon dont on est parvenu à

dénaturer leur physionomie en l'individualisant davantage pour la faire entrer dans les cadres du système de hiérarchie qu'on avait conçu. Par contre, le point de vue planétaire, qui joue un rôle si capital dans la phase suivante de la religion, paraît presque absent dans la première époque, et l'influence des idées astrologiques auxquelles il se rattache semble n'avoir commencé à prédominer dans la religion qu'au moment où se produisit l'évolution qui la systématisa définitivement, en grande partie sous l'inspiratien de ces idées nouvelles. La seule divinité qui dès les temps les plus anciens présente une physionomie planétaire bien caractérisée, est Istar. En revanche, rien de plus clair et de mieux établi que le caractère solaire de son époux Doumouzi ou Tammouz, dont toute la légende, avec les cérémonies de deuil annuel auxquelles elle donnait naissance, a passé de Babylonie en Phénicie. Ces dieux, qui meurent et ressuscitent périodiquement, sont des personnifications du soleil dans les phases successives de sa course diurne et de sa course annuelle.

Tel a été originairement Maroudouk, le dieu tutélaire de Babylone, localisé postérieurement dans la planète Jupiter, mais dont le nom accadien originaire, Amar-Outouki, signifiait « éclat du soleil, » et qui, lui aussi, mourait pour revenir à la lumière, car on montrait son tombeau dans la pyramide de Babylone. Sans doute cette dernière circonstance était, comme le tombeau de Zeus chez les Crétois, en rapport avec les légendes qui faisaient régner Maroudouk ou Nemrod sur la terre, à Babylone ; de même, à Ninive, un des édifices sacrés était censé renfermer le tombeau de Ninus ou de Sardanapale, deux formes terrestres de Adar-Samdan que les traditions héroïques faisaient régner sur l'Assyrie, au début de la monarchie. Mais il est fort significatif que, dans toute l'Asie antérieure, de semblables tombeaux divins ne se rencontrent que pour les dieux solaires mourant périodiquement, tel que nous venons de voir qu'était Adar. Sin, le dieu de la lune, passait aussi pour avoir régné sur la terre, à l'origine des temps humains, et c'est ainsi qu'il était le type de la royauté ; mais rien jusqu'ici ne permet de croire que sa ville sainte, Our, prétendît posséder son tombeau. Au contraire, on montrait celui d'Adonis ou Tammouz à Byblos, comme celui de Maroudouk à Babylone. Il semble donc que c'est la donnée religieuse du dieu mourant et ressuscitant qui a produit l'établissement des tombeaux divins, et qu'au lieu qu'ils soient nés des légendes sur les dieux transformés en

rois, l'existence de tels tombeaux a contribué, au contraire, à la formation des légendes.

Bin lui-même est encore qualifié dans quelques documents astrologiques de « Soleil du sud au plus haut de sa course, » et nous avons vu tout à l'heure que, même après avoir pris rang dans la systématisation générale du panthéon comme dieu de l'atmosphère et de ses phénomènes, il garde parmi ses suivants des personnages qui se rapportent à son ancienne nature, puisque leurs noms signifient « Lever du soleil » et « Lumière du soleil. » Enfin, comme l'a remarqué justement M. le comte Baudissin, le caractère tout solaire du Baal de la Phénicie donne lieu de penser que telle était aussi l'essence du Bel de Babylone et de la Chaldée avant son identification au Moul-ge accadien, qui changea profondément sa physionomie. L'épopée principale de la Babylonie reposait sur un fondement analogue; le héros son protagoniste, que nous appelons provisoirement Izdhoubar, faute de connaître encore la lecture positive de son nom, était une personnification solaire, et ses douze grandes aventures correspondaient aux douze signes du zodiaque.

Cependant il y avait quelques dieux mâles qui, dès les temps les plus reculés de la religion chaldéo-babylonienne, faisaient exception à ce caractère solaire général. Sin est la lune (dont il porte le nom même dans la langue assyrienne), la lune envisagée comme mâle et douée d'une puissance active, c'est-à-dire considérée par rapport à la terre, car la lune est conçue comme femelle par rapport au soleil, ainsi que nous le voyons dans le couple de Goula et de Samas. Aussi, dans son grand sanctuaire d'Our, Sin a-t-il pour épouse une déesse essentiellement chthonienne, personnifiant la Terre. De plus, par suite du double aspect que la lune peut revêtir suivant le point de vue auquel on l'envisage, ce dieu, dans plusieurs récits mythologiques dont le plus important a été recueilli par Ctésias [1], est représenté comme androgyne, de même que Mên, le dieu lunaire des religions de l'Asie-Mineure, avec lequel il a une très-étroite analogie.

Quant à Anou, dès la période la plus ancienne de la religion euphratique, il réalisa la conception du dieu uranique et cosmique, à la fois ciel, temps et monde, que les Grecs rendaient par Æon, en parlant des cultes asiatiques, et les Romains par *Sæculum*, de ce

1. C'est la légende du héros Nannaros, dont le nom n'est autre qu'une des épithètes assyriennes de Sin, *Nannar*, « l'Illuminateur ».

dieu qui s'appelait en Phénicie Oulom ou Eschmoun, à Gaza Marna, dans d'autres parties de la Palestine Baal-Haldim, en Arabie enfin Audh ou Hobal. C'est « l'Ancien des jours, » celle de toutes les personnifications divines admises dans les religions euphratico-syriennes qui est de sa nature la plus compréhensive et la plus près de la notion d'unité primordiale, mais en même temps la plus vague, un peu comme le Varouna védique et l'Ouranos des plus anciens Grecs. Aussi, du temps des vieilles dynasties chaldéennes comme aussi dans les débuts de la phase où la religion fut complétement systématisée, quand on établit un rapport entre lui et les autres dieux, c'est celui de premier principe, auteur de toutes les émanations, qu'on réserva plus tard à Ilou, quand on le distingua d'Anou par un nouvel effort vers la conception abstraite de l'être divin. C'est pour cela qu'Anou est appelé « l'ancien » par excellence, « le générateur » et « le père des dieux. »

Je n'essayerai pas de faire porter de semblables analyses sur tous les personnages du panthéon, ce qui demanderait des développements qui sortiraient du cadre d'un article de revue et dont la place serait seulement dans un traité complet de la mythologie des bords de l'Euphrate et du Tigre. Mais il me paraît que ces exemples pourront suffire à faire connaître la nature et l'esprit de la religion chaldéo-babylonienne dans sa forme la plus ancienne, ainsi que son identité avec les religions qui continuèrent à régner sans changements sur la Syrie, la Phénicie et les pays de même race.

(EXTRAIT DE LA *REVUE DE FRANCE*.)

PARIS. — IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE. — 9136.